



Lois générales, règles intrinsèques, singularités et construction du réel

Intervention faite aux « Troisièmes Journées de Thérapie Familiale Systémique » organisées par le « Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Approche Systémique », Grenoble, juin 1985.

Bonjour. Je propose de travailler avec vous ce matin à partir d'un échange autour d'une famille simulée.

Je parlerai du thème général de ces journées : la créativité à partir de celle qui surgira ici... Je vais vous demander non tant d'écouter que de regarder et d'observer ce qui se passe... Ce qui se passe au niveau non verbal est extrêmement important en thérapie familiale.

Certaines danses non verbales peuvent avoir pour un thérapeute systémique la même importance qu'un lapsus pour un thérapeute d'inspiration analytique.

Je citerai comme exemple un extrait de bande vidéo d'une thérapie de famille.

Il y avait de gauche à droite, le thérapeute, la fille, la mère, la grand-mère et le père. L'observateur pouvait remarquer un comportement qui se produisait plusieurs fois en une quinzaine de minutes. La mère adoptait une position corporelle apparemment séductrice en regardant le thérapeute puis, brusquement, croisait les bras, baissait la tête et semblait se désintéresser de ce qui se passait.

Quand on voyait la bande à nouveau, on remarquait que chaque fois que la mère adoptait la position apparemment séductrice, la fille et la grand-mère croisaient les jambes devant elle et ce n'est qu'alors que la mère croisait les bras et baissait la tête.

Lors d'un nouvel examen, il apparaissait qu'entre le moment où la mère se montrait comme séductrice et le moment où la fille et la grand-mère croisaient les jambes, le thérapeute avait rajusté son noeud de cravate.

Puis on découvrait que le père bougeait le pied entre le moment où son épouse regardait le thérapeute et le moment où celui-ci était aux prises avec son noeud de cravate.

On avait ainsi la séquence suivante : la mère regarde le thérapeute en manifestant un comportement apparemment séducteur, le mari bouge le pied, le thérapeute touche sa cravate, la fille et la grand-mère croisent leurs jambes devant la mère. Celle-ci croise les bras et d'un air apparemment renfrogné baisse la tête.

Il est bien sûr possible de partir d'une autre ponctuation. Mais ce qui est intéressant, ce sont les aspects redondants d'une séquence qui apparaît régulièrement.

Nous avons donné une énorme importance au langage sans insister suffisamment sur les ballets dans lesquels nous sommes pris. Essayons de voir la danse que nous allons exécuter la famille et moi.

Comment construisons-nous ce que nous voyons ? Il y a une voie unique entre chacun d'entre nous et cette famille. Bien sûr, il existe des règles intrinsèques du système thérapeutique qui peuvent être étudiées, règles qui ne sont pas forcément uniques. Mais la manière dont vous allez construire ce système thérapeutique, dont vous allez faire des hypothèses, dont vous allez intervenir, est liée à votre propre histoire, à votre propre contexte et à ce qui se passe pour vous dans ce système thérapeutique.

J'essaierai, dans le processus de simulation, d'expliquer concrètement ce que je veux dire par « lois générales, règles intrinsèques et singularités ».

Pour moi, il n'y a pas de voie royale. Il n'y a qu'une voie unique pour chacun d'entre vous. Je donnerai l'exemple d'un énorme rocher au travers du chemin. Ce rocher a plusieurs facettes :

génétique, neurophysiologique, etc. mille facettes. Je pourrais essayer de bouger ce rocher en mettant un levier à un endroit particulier. Je serais forcément réducteur car le levier n'est appliqué qu'à un seul point du rocher. Mais quand le rocher bouge, tout bouge, moi y compris. Une intervention qui met l'accent sur un point particulier ne signifie pas pour autant que l'intervenant refuse de reconnaître la multiplicité des paramètres en jeu. Quand je vois la famille d'une anorexique mentale, je ne parle pas de choses extrêmement importantes pour l'anorexique comme l'image du corps, être femme, la nourriture, etc... Pourtant, au fur et à mesure que le système thérapeutique va évoluer, l'anorexique va bouger. Elle racontera un jour « je suis revenue d'une surprise-partie, j'ai mis la clé dans la serrure et mes règles sont revenues », ... belle métaphore ! Le problème n'est pas de comprendre de manière exhaustive toutes les règles d'un système, il est aussi d'accepter qu'à un moment donné se crée un pont spécifique entre le système familial et nous, membres du système thérapeutique et c'est sur ce pont spécifique que nous jouons. Une fois que le système thérapeutique change, tout change. Le système thérapeutique modifie ses règles d'évolution et nous recommençons à travailler à partir d'un nouveau niveau de fonctionnement du système. Le fait que la famille évolue « positivement » ne signifie pas que ce que nous avons fait est correct ou que notre analyse a été juste. Nous avons été opératoires. Cela ne dit rien quant à l'intersection entre notre analyse et je ne sais quelle vérité du système. Le modèle sous-jacent à la manière dont je travaille est un modèle où est importante l'intersection entre ma construction du réel et celle des membres de la famille.

Quelqu'un annonce que la famille simulée est prête. Mony Elkaïm reçoit alors sur l'estrade les différents membres de la famille en leur serrant la main à tour de rôle. La disposition adoptée est la suivante : assis sur des chaises un homme et une femme, un assez grand espace puis trois femmes assises également. Le thérapeute s'installe en face, à égale distance des différentes personnes. A peine la famille est-elle assise que Mony se relève et demande à l'audience : « Que voyez-vous ? ».

Un participant : « Il y a deux camps ».

Mony : « En apparence, oui... Mais ne confondez pas ce qu'ils vous montrent et ce qu'ils sont. Ils vous montrent qu'apparemment il y a deux camps ; il peut y avoir chez eux une entente pour montrer cela ».

Sinon, vous ressembleriez à ces personnes qui attendent à la sortie du théâtre le traître du mélodrame pour le prendre à partie. C'est ajouter l'injure à la blessure. Je ne suis pas sûr que le traître est tellement heureux de son rôle et il n'est pas évident qu'il n'aurait pas préféré jouer le rôle du jeune et beau héros.

Il ne faut pas confondre ce qu'ils présentent et ce qui se passe. Ils vous montrent comment ils fonctionnent et déjà vous fonctionnez avec eux.

A partir du moment où je me suis assis avec eux, il n'y a plus eux mais nous. Je n'ai jamais vu en thérapie une famille, un couple ou un individu. Je n'ai vu que des familles, des couples, des individus dans un système thérapeutique auquel j'appartiens. C'est moi qui les construis. Je construis le réel avec vous dans le processus même de demander ce que vous voyez de cette famille simulée.

Mony (à la famille simulée) : « Que puis-je faire ? »

Madame : « Nous venons vous parler de Catherine mais je crois que j'aimerais mieux que mon ex-mari vous explique ».

On réalise alors que, de gauche à droite. sont assis le père, sa nouvelle épouse, il y a un espace, puis la patiente désignée, la mère qui est la première épouse puis.une autre fille.

Mony (à l'audience) : « Que pensez-vous ? »

Un participant : « je pensais que c'étaient trois soeurs et je suis étonné de découvrir l'ex-femme ».

Mony : « Quand on travaille en formation avec les étudiants, il ne faut pas tomber dans une lecture simpliste qui consiste, à relever systématiquement en quoi l'étudiant projette sa famille d'origine sur la famille qu'il voit ».

Par contre, il est passionnant de se dire : « Qu'est-ce qui naît en moi, qui est amplifié en moi par ce système thérapeutique auquel j'appartiens ? ». Ce que je vais vivre est quelque chose que ce système thérapeutique me fait vivre et qui a une fonction dans ce système. Ce que vous allez vivre comme colère, irritation ou autre n'est pas uniquement ce qui a été amplifié en vous par rapport à votre passé mais c'est aussi ce qui, dans ce système thérapeutique, a été amplifié en vous, en fonction du grain du bois qui vous constitue mais aussi parce que cela a une fonction, en général d'ailleurs celle de maintenir l'homéostasie du système. Ainsi ce que l'on sent ne doit pas être rejeté. Il est plus utile de se demander quelle est l'utilité pour ce système thérapeutique que je vive ce que je vis. En général, l'utilité est d'aider à maintenir ce système dans un état stable.

L'assemblage qui se constitue entre vous et la famille n'est pas uniquement l'assemblage entre votre famille d'origine, vous et la famille. En fait, toute une série d'éléments sont en jeu : les règles de l'institution dans laquelle vous voyez cette famille, les règles de cette famille, les règles de votre propre famille, les règles du système de supervision dans lequel de cas particulier est discuté sans compter toute une série d'assemblages constitués d'éléments apparemment extérieurs : mass-médiatiques, politiques ou autres. Tout joue ensemble dans ce processus qui apparaît à un moment donné. Il est impossible d'être exhaustif dans le travail que l'on fait. Nous ne pouvons pas savoir quels sont tous les éléments en jeu. L'acte réducteur de l'intervention ne signifie pas forcément que l'on se prend au jeu de croire que seuls un ou deux paramètres jouent. Dans la simulation, le thérapeute a donné la parole à quelqu'un qui donne la parole à un autre pour parler de quelqu'un d'autre.

Il peut être dit aussi : « Le groupe des femmes délègue le pouvoir à l'homme ».

Ce que nous sentons dans un système thérapeutique est pour moi fondamental. Le système thérapeutique est un système fait d'intersections entre univers. Il est important de travailler sur ces interfaces.

Le formateur doit créer le contexte où l'étudiant peut utiliser ce qu'il sent comme outil pour explorer ce nouveau domaine qu'est pour lui le système thérapeutique. Ceci n'exclut pas, par ailleurs, l'hypothétisation au niveau des règles de ce système que nous construisons.

Il existe des lois générales valables pour différents systèmes ouverts et des règles plus spécifiques, plus uniques, plus singulières, valables uniquement pour ce système particulier à ce moment-là,

Les lois générales sont des lois valables pour tout système ouvert. Ces lois sont celles qui ont été avancées par Ludwig Von Bertalanffy qui a créé la « Théorie Générale des Systèmes ». Elles ont été appliquées aux thérapies de familles.

Ce sont par exemple :

- la totalité ; un système est plus que la somme de ses composantes.
- les rétroactions.
- l'homéostasie ou le maintien du comportement du système à l'intérieur de certaines normes.
- l'équifinalité ; des éléments semblables dans le présent peuvent être liés à des éléments différents dans le passé.
- etc.

Ces lois valent pour les systèmes ouverts à l'équilibre. Quand un système est poussé hors de l'équilibre, ce qui compte, si l'on s'intéresse aux analogies entre le monde physico-chimique ou biologique et les systèmes humains, ce sont les règles intrinsèques, spécifiques à ce système et non les lois générales. L'histoire se met à jouer un rôle important sans pour autant être ramenée à une vision linéaire.

En effet, lorsqu'un système est poussé hors de l'équilibre, à un moment donné, une fluctuation va s'amplifier au hasard. Cette amplification peut, à travers une bifurcation, mener ce système à un nouveau niveau de fonctionnement.

Prenons l'exemple d'un système hydrodynamique, d'un liquide qui est chauffé. Au dessous d'une certaine température rien de particulier ne va apparaître à la surface du liquide. Mais à un moment donné, pour un changement infime de la température, la chaleur n'est plus transportée par conduction mais par convection. Apparaissent alors à la surface du liquide des cellules hexagonales appelées cellules de Benard. C'est ce qu'Ilya Prigogine appelle une structure dissipative c'est-à-dire une structure qui dissipe l'énergie qui est appliquée au champ. Cet exemple nous apprend que lorsqu'un système est poussé hors de l'équilibre, pour un changement très limité d'un paramètre (en l'occurrence ici la température), à partir d'un seuil particulier, une fluctuation peut s'amplifier et une structure nouvelle apparaître. Cette structure peut avoir une nouvelle fonction laquelle va amener ce système loin de son équilibre vers une nouvelle structure donc nouvelle fonction etc Nous avons alors un feed back évolutif. Une sorte d'histoire nouvelle apparaît. Dans le monde des systèmes à l'équilibre, l'histoire compte très peu : ce n'est que l'histoire de la promenade d'une fluctuation entre certaines normes.

Dans un système à l'écart de l'équilibre, l'histoire se met à jouer un rôle fondamental mais comme c'est le hasard qui quelques fois décide de l'amplification des fluctuations, l'histoire n'est pas forcément causale. Nous restituons au système l'histoire sans revenir à une vision linéaire des choses. Grâce à cette approche, une place est non seulement redonnée à l'histoire mais aussi au hasard. C'est pourquoi le thérapeute ne sait pas toujours à l'avance ce qui va arriver. Il sait comment s'utiliser pour pousser le système hors de son équilibre, il ne sait pas forcément quel est l'élément qui va s'amplifier.

Même des gens comme Minuchin qui ont insisté énormément sur les structures familiales et qui font apparemment un travail de restructuration, insistent beaucoup sur la crise comme partie intégrante du travail avec la famille. Il écrivait, avec Barkaï dans son article « La crise comme outil thérapeutique », longtemps avant que nous ne nous intéressions à Ilya Prigogine, l'importance d'une crise pour permettre au système d'expérimenter de nouvelles transactions qui peuvent s'amplifier et gagner le système entier. Ainsi, les lois générales sont les lois valables pour les systèmes à l'équilibre. Les règles intrinsèques deviennent cruciales lorsqu'il s'agit de systèmes hors de l'équilibre. Les éléments singuliers, ce que j'appelle les singularités, sont des éléments uniques que nous allons faire surgir au fur et à mesure à travers cette simulation de famille.

Retour à la simulation

Monsieur : « je veux bien parler. Mon ex-femme m'a demandé de venir parce qu'elle est inquiète de l'état de Catherine avec laquelle elle vit. Je suis assez périphérique à cette situation. Mais bien sûr, si je peux vous être utile, je suis là ». Momy : « Madame, je vous voyais regarder Monsieur pendant que nous parlions ».

Momy (à la salle) : « Qu'avez-vous vu ? »

Un premier participant : « Catherine baissait les yeux pendant que le thérapeute parlait avec les parents ».

Un deuxième participant : « Mais si X (le premier participant) a vu Catherine baisser les yeux pendant l'interaction, c'est que lui-même la regardait et ne suivait pas l'interaction entre Mony et les parents ».

Mony : « Bien sûr, X n'est pas en dehors du système thérapeutique puisqu'il se découvre regardant des gens regardant comme lui ». Cette histoire est le paradoxe dans lequel nous sommes tous pris. Nous sommes dans une histoire où l'on tente de faire sens d'un contexte comme s'il était extérieur à nous alors que nous sommes à l'intérieur.

Nous ressemblons à quelqu'un qui décide de faire la carte du territoire dans lequel il se trouve et qui se dessine dans la carte qui est la carte du territoire où il est. Ce paradoxe est un paradoxe fondamental, incontournable dans lequel nous devons nous installer pour travailler.

Un participant : « X pourrait être le superviseur. Il voit des choses que toi le thérapeute tu n'as pas vues. Il a vu que Catherine baissait les yeux pendant que tu parlais avec les parents ».

Mony : Ton intervention est importante parce qu'elle pose le problème de la supervision en direct. Quand est-il important d'écouter et d'apprendre sur les règles intrinsèques du système grâce au superviseur qui est derrière le miroir sans tain et quand devons-nous tenir compte de ce qui est singulier entre le système et nous ?

Ce que X a vu, peut être son pont vers la famille, pas forcément le mien. Comment sortir de ce dilemme ? Comment utiliser à la fois la richesse de la supervision et ce que je sens ? Il est important pour le superviseur d'aider l'étudiant à mieux comprendre les règles intrinsèques du système auquel il appartient tout en l'aidant à développer ce pont unique entre la famille et lui.

Une participante : « Je me suis mise à penser... »

Mony est frappé par la manière de s'exprimer de la participante et réfléchit avec elle sur ce qui s'est passé entre elle et le système thérapeutique sur la scène. Un débat s'instaure avec la salle qui permet de faire apparaître les éléments singuliers qui ont permis l'assemblage entre les singularités de la participante et les singularités du système thérapeutique.

Mony : L'exemple de cette phrase qui m'a accroché nous permet de parler de singularités pouvant être signifiantes c'est-à-dire compréhensibles dans le contexte. Ceci se découvre d'ailleurs en un second temps. Dans d'autres situations, les singularités ne sont pas réductibles en termes de compréhension ou de logique.

Nous pensons quand nous voyons une famille ou un couple en thérapie, dans les termes du modèle que nous avons créé pour comprendre le problème. La psychothérapie ou la supervision consiste, en partie, à nous mettre hors de l'équilibre, à faire que nous n'arrivons plus à penser de la même manière. Cependant, si l'on est trop distant de moi, si l'on parle trop différemment de moi, le contact peut être perdu.

Ainsi, il fut une époque où j'ai dirigé un centre de santé mentale dans le sud du Bronx, à New York. La population servie par ce centre était essentiellement portoricaine. Pour les problèmes de santé mentale, elle s'adressait surtout aux spiritualistes, aux églises pentecôtistes. Un jour, un patient est venu me consulter et je lui ai demandé ce que je pouvais faire pour lui, quel était son problème. Il m'a répondu que je devrais le savoir et, devant mon ignorance, a fini par partir. J'ai découvert plus tard que les médiums portoricains décrivaient d'abord à ceux qui les consultaient leurs symptômes avant de les en libérer. Dans ce contexte précis, le patient était perdu car il n'y avait pas eu entre lui et moi le minimum d'accord culturel pour que je sois acceptable comme psychothérapeute. Il a suffi que le Révérend Père de l'église pentecôtiste annonce qu'il s'occupait des éléments spirituels et que je m'occupais des éléments matériels, pour que, dans cette construction-là, ce patient revienne me voir. Il existait de nouveau un minimum d'accord entre nos visions

du monde. L'important est de créer une alliance telle que, bien qu'étant à distance, nous ne perdions pas les individus qui nous consultent. Être trop proche ne sert à rien non plus : si l'on pense comme eux, quelle perspective autre pouvons-nous offrir ?

Qu'est-ce que la psychothérapie si ce n'est d'élargir le champ du possible, si ce n'est d'amener d'autres alternatives en plus ? C'est sur cette corde raide que se constitue la psychothérapie, dans ce contexte à la fois de distance et de proximité. Pour expliquer ce que sont ces singularités, je donnerai deux exemples : le premier concerne les singularités signifiantes, l'autre les singularités qui ne sont pas réductibles à quelque chose de signifiant.

Les singularités signifiantes

Une étudiante me parle un jour d'une famille où le père a un problème métabolique, la mère est une diététicienne. Ils se sont rencontrés dans un centre spécialisé. C'est une famille aux problèmes physiques constants. La famille a consulté originellement pour un problème de langage chez une des filles. Dans cette famille, une des règles semble être « Il faut aider ». Le père dira « Sans aide il n'y a pas de communication », la mère dira « Sans aide il n'y a que la solitude », les filles diront « Sans aide il n'y a pas de vie ». Mais, parallèlement à cette règle, en existe une seconde : « On ne doit jamais demander de l'aide ». Le père dit « Pour demander de l'aide il faut être extrêmement limité », la mère « Il faut être à la dernière extrémité », les filles « Ça ne se fait pas ». Ceci explique la double contrainte dans laquelle le thérapeute est pris : « Aidez-nous mais nous ne pouvons pas vous demander de l'aide ». Dans quelle mesure les problèmes physiques de cette famille ne peuvent-ils pas être considérés comme une manière de demander de l'aide à l'autre sans la demander ? Ceci n'est qu'une élaboration purement opératoire de ma part. Je ne prétends pas que c'est ce qui se passe.

Je propose à l'étudiante de rentrer en séance pour recadrer positivement des symptômes physiques comme ayant pour fonction d'aider les autres sans avoir à demander d'être aidé. C'est un échec. Je rentre dans la salle de thérapie pour aider l'étudiante. Je dis bonjour aux membres de la famille, me prends les pieds dans les fils du micro et commence à tomber. Je suis rattrapé de justesse par le père.

Je me suis allié ainsi, sans le faire exprès, aux deux niveaux à la fois : « Aide-nous » et « Ne nous aide pas » puisque venu pour aider on m'a aidé. Voilà un élément singulier qui me permet de rentrer dans un système thérapeutique en m'alliant à deux niveaux, apparemment contradictoires, à la fois.

Ce type d'assemblage d'éléments singuliers, nous le faisons tous dans notre travail, au niveau verbal ou non verbal. Ceci est tellement en dehors de ce que nous voulons en général consciemment faire que nous ne le retenons pas.

Nous découvrons quelques fois ces assemblages uniquement sur la bande vidéo. C'est un assemblage de singularités signifiantes, car ma chute est très compréhensible dans le contexte des règles contradictoires de la famille.

Les singularités non réductibles à un contexte signifiant.

Je prendrai un exemple tiré de la correspondance de Kafka. Kafka était dans un sanatorium. Un homme d'origine tchèque lui demande de venir lui rendre visite. Il a une laryngite tuberculeuse. Il montre à Kafka le grand miroir qu'il utilise pour voir le fond de sa gorge, le petit miroir qui sert à irradier grâce aux rayons solaires ses ulcérations, les dessins qu'il a faits des lésions. Kafka décrit la sorte de syncope qui le prend et se trouve défaillant sur le chemin de sa chambre. Qu'est-ce qui fait ce changement d'état chez Kafka ?

Qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné, lui qui était là en train de voir ces miroirs, ce dessin, se sent envahi par un état qu'il ne comprend pas, qu'il ne contrôle pas ? On peut bien sûr dire qu'il y a un lien avec cet homme qui lutte contre la mort, on peut parler de la lutte dérisoire avec ce miroir comme arme, mille histoires pour rendre compréhensible ce qui est arrivé à Kafka. On pourrait aussi parler de l'assemblage d'éléments singuliers qui ne font pas forcément référence à d'autres niveaux mais qui, par des couplages d'ordre surtout esthétique, peuvent créer un changement d'état. A mon avis, il n'est pas impossible qu'en psychothérapie, à côté de ces niveaux que nous mettons en branle, le niveau des lois générales, le niveau des règles intrinsèques, le niveau d'assemblages d'éléments singuliers entre les individus et nous, existe aussi un niveau de singularités esthétiques qui créent la différence. Car comment pourrais-je appeler le choc qui vous saisit à la vue d'une peinture ou à l'écoute d'un concerto ? Est-ce réductible uniquement à des éléments compréhensibles ?

Ce problème me semble d'importance.

La famille venant en thérapie attend de nous que tout soit possible. Ce qui est très difficile est qu'un travail de psychothérapie n'est pas seulement un travail où nous élargissons le champ du possible, c'est aussi un travail sur nos propres limites, sur la finitude, la mort, sur toutes une série de choses qui ne sont pas uniquement ce qui nous réduit mais ce qui nous grandit. Pour moi, il n'est pas possible de penser en termes de psychothérapie sans penser en termes de condition humaine, de qui nous sommes, de ce que nous sommes, de comment nous voyons le monde... Je me rends compte que quelques fois le plaisir que je prends à mon travail peut donner une certaine impression d'aisance. En réalité, mon travail est celui de quelqu'un qui utilise ses limites. Lorsque vous ressentez pendant la séance de la colère, de l'irritation, un sentiment d'impuissance... cela n'est pas uniquement une limite mais aussi une force. Pour la famille aussi d'ailleurs, une évolution nouvelle peut surgir quand ses membres découvrent que ce dont ils se plaignent peut être à l'origine de leur force. Je sens profondément que ce sentiment de limite, incontournable, fait notre richesse. La mort est ce qui fait notre tourment et notre grandeur. J'ai réussi dans une certaine mesure des psychothérapies lorsque j'ai renoncé à croire aux modèles classiques de psychothérapie, lorsque j'ai cru que je ne pouvais plus y arriver. Ceci a relancé le changement chez la famille que je voyais. Lorsque j'ai dit à cette famille que le problème me semblait être celui de la condition humaine et non un problème de psychothérapie ou de psychiatrie, je l'ai pensé, sans que ce soit une astuce ou une stratégie pour tirer les gens de je ne sais quelle impasse.

Ce travail que je fais à partir de cette simulation de famille, ce prétexte est une illustration. Ce n'est pas parce que nous avons une peau qui limite notre corps que la limite du système est là. La limite n'est pas non plus la famille.

Ce qui est important quand vous vivez quelque chose dans un système thérapeutique, est que ce que vous y vivez vous dit énormément de choses sur les intersections entre les cartes des membres du système thérapeutique et c'est là-dessus que vous travaillez. Je ne pense pas forcément en termes de transfert ou de contre-transfert. L'analyse des constituants du système thérapeutique ne peut être réductible en ces termes. Vous n'avez que ce que vous sentez, vous êtes le baromètre, l'outil, membre du système, qui s'étudie dans le système.

Vous n'êtes pas à ce point tout puissant pour réduire tout uniquement à vous, à votre propre histoire. Vous êtes pris dans un système qui est à la fois la scène thérapeutique présente et le contexte beaucoup plus large dans lequel baigne ce système thérapeutique. Il est important de ne pas simplement se dire « c'est tellement compréhensible ce que je vis par rapport à ma famille d'origine ». C'est ce qui se passe aussi. Ce n'est pas par hasard peut-être que c'est cet aspect qui va être amplifié et non un autre. Mais c'est amplifié également parce que cela a une fonction dans

ce système, pas uniquement. c'est votre marotte. C'est la conscience de la limite d'un être qui n'est qu'une corde d'un instrument dont le système joue pour maintenir son thème à l'abri de certaines variations. Vous construisez le réel tout en étant construit par ceux que vous construisez dans le processus de cette construction mutuelle. De nouveau apparaît le paradoxe qui m'empêche de différencier le dehors et le dedans, dans ce mouvement où je ne connais de moi que moi connaissant. Le moi connaissant n'est pas séparable de comment on me connaît. C'est dans l'interface entre ces constructions que se crée le système thérapeutique sur lequel nous travaillons en étant travaillés par lui. L'important est de s'utiliser de la meilleure manière possible pour débloquer les systèmes dans lesquels nous sommes pris. La façon dont cela est nommé, le dogme de référence ne sont pas cruciaux. Les théories que nous annexons au fur et à mesure de notre démarche le sont pour élargir nos champs d'intervention, pour nous permettre de devenir plus créatifs, plus ouverts.

Il me semble important de ne pas se préoccuper constamment d'orthodoxie.

Ce que je fais peut être appelé « analyse moins réductrice » ou « approche, systémique » dans la mesure où le système n'exclut pas d'autres niveaux, que ces niveaux soient génétiques, neuro-physiologiques, culturels ou autres.

« Où vais-je mettre mon levier pour remettre ce rocher en route ? ». La réponse n'est pas fonction d'une théorie uniquement mais fonction du mariage entre la théorie, le système et moi en tant que partie de ce système. Ce que je vais faire n'est pas ce que vous allez faire, d'où à chaque fois un travail différent dans un système particulier.

Retour à la simulation

Mony (s'adressant à l'actuelle femme du père) : « Madame, vous avez l'air triste ».

Madame : « Triste ? Je ne comprends pas... ».

Mony (à la deuxième fille qui n'a pas encore parlé) : « Et vous, vous comprenez ? Comment vous appelez-vous ? »

Eric : « Eric. J'ai 28 ans. Je suis leur fils aîné et le frère de Catherine ».

Mony : « où êtes-vous, Catherine ? »

Catherine : « Je suis avec mes copains, ils m'appellent. Je les entends. J'entende leur voix ».

Mony (à l'audience) : Tout d'abord il n'est pas inintéressant que la famille simulée ait choisi une jeune fille pour jouer le rôle d'un jeune homme.

Par ailleurs, on peut penser que la patiente désignée, lorsqu'elle dit être ailleurs, nous montre ici et maintenant ce qu'elle fait toujours : « Je suis d'autant plus ici que je suis ailleurs ». Mais comment être ici sans être ici tout en étant ici ? En disant : « je ne suis pas ici car si je dis que je suis ici, je devrais être ici ». Par contre, si je ne suis pas ici, je peux être à la fois ici sans être ici »

S'il y a une double contrainte réciproque « Sois là mais n'y sois pas », j'y réponds en y étant sans y être. Une des hypothèses à vérifier est : « Quelles sont les règles de la famille qui font qu'il faut qu'elle soit là sans y être ? Quelle est la fonction non seulement du fait qu'elle soit psychotique mais aussi du sens des éléments qu'elle livre à ce moment-là ?

Faire un travail au niveau d'un système, au niveau de la fonction d'un symptôme ne signifie pas pour autant abandonner le sens de ce qui se dit.

Retour à la simulation

Mony : « Monsieur, je ne comprends pas. Que Puis-je faire ? »

Monsieur : « Je ne peux rien faire ».

Mony : « Moi non plus et je suis bien ennuyé ».

Mony (à l'actuelle épouse) : « Madame, vous pouvez peut-être nous aider. Votre mari et moi nous ne savons pas quoi faire. Qu'est-ce que vous avez comme collier ? »

Madame : « C'est le disque de Cnossos ».

Mony : « Monsieur, vous vous rappelez de Cnossos ? »

Monsieur : « C'est un Dieu de l'antiquité à la fois positif pour les humains et à la fois dévorant, qui détruit ce qu'il engendre... Je suis sculpteur. Pour vivre, je fais des choses figuratives qui ne me plaisent pas tellement... !

Mony : « Que faites-vous des sculptures que vous faites et qui ne vous plaisent pas ? »

Monsieur : « C'est un problème. On navigue entre les sculptures dans la maison ».

Mony : « Catherine, qu'en pensez-vous ? Papa parle de naviguer... »

Catherine : « A mon avis, il s'est un peu planté entre Cronos et Cnossos. Cnossos est un roi. Non, c'est plutôt une histoire de minotaure et de labyrinthe.

Mony (aux participants) : Voici un exemple de la façon dont se construisent les assemblages de singularités. La médaille que l'épouse porte me rappelle des pièces que j'ai vues dans mon enfance au Maroc.

Le mari confond Cnossos, en Crète, où se trouvaient le Palais du Roi Minos ainsi que le Labyrinthe construit par Dédale, avec Cronos, fils d'Ouranos, qui dévorait les enfants que lui avait donné la Titanide Rhéa pour éviter, comme le lui avait prédit Gaia sa mère, d'être détrôné par l'un d'eux. Ceci n'empêcha pas Zeus, le plus jeune de ses enfants, d'échapper au sort que lui réservait son père et de le vaincre plus tard.

Le père, qui ne sait que faire de ce qu'il crée et qui ne lui plaît pas, « il navigue entre », me parle d'un Dieu qui détruit ce qu'il engendre.

La patiente désignée me propose un mythe plus optimiste, celui où Ariane tire d'affaire Thésée grâce à une pelote de fil magique que lui avait remise Dédale.

Apparemment, ce sont deux approches contradictoires mais vous risquez fort si vous suivez Ariane de découvrir que les choses ne sont pas si simples que cela et que ce système n'est pas forcément prêt au changement que vous voudriez lui imprimer. Après tout, le Minotaure que tue Thésée est le demi-frère d'Ariane et le mythe ne nous raconte-t-il pas qu'après s'être sauvé du Labyrinthe, Thésée abandonna Ariane endormie sur le rivage de Naxos ?

De surcroît, le Labyrinthe, d'après certains, doit son nom à la « Labrys » ou hache double des crétois qui figurait les deux aspects de la lune et qui symbolisait la puissance créatrice et destructrice de la déesse.

Cronos, de la même manière, sous le nom de Saturne, n'est-il pas associé à un Age d'Or où il fit fleurir la paix et l'abondance ? Par ailleurs, c'est en Crète également que Rhéa, avec la complicité de Gaia, trouva asile et c'est là que, dans une caverne, elle confia le petit Zeus aux Nymphes et aux Curètes.

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, le traître du mélodrame peut très bien réciter ses lignes comme le fait le jeune héros. Derrière l'antagonisme apparent, ils interprètent la même pièce.

Mon problème est de marier Cnossos et Cronos : un lieu et un Dieu. L'intérêt de ce genre de travail est d'oser rêver car du coup on s'inclut. Ce qui se construit, se construit avec moi comme partie prenante...

Je suis confronté à des cartes. Pendant longtemps nous avons essayé de construire des cartes à partir d'un territoire, par exemple « comment fonctionne un système ouvert à l'équilibre ou hors de l'équilibre ? ». Des cartes ont ainsi été élaborées pour rendre compte du fonctionnement des systèmes ouverts. Aujourd'hui, nous sommes passés à une seconde étape. Ce qui compte, c'est la

relation entre les cartes, pas entre le territoire et les cartes Ce qui s'est construit ici est l'intersection entre les cartes de cette famille, mes cartes et les vôtres. C'est à l'intersection de ces cartes que se situe le système thérapeutique. Le thérapeute est le liant entre les cartes et crée de nouvelles intersections pour élargir le champ du possible.

La transcription que les organisateurs de la rencontre m'ont transmise s'arrête ici. Il manque la manière dont j'ai essayé d'élargir le champ du possible de cette famille simulée et je voudrais la décrire ci-après.

J'étais confronté à deux positions possibles : l'une consistait à m'allier au non-changement en reprenant le mythe que proposait le père quitte à amplifier en second temps l'aspect positif de Cronos. Je pouvais aussi tenter de changer de niveau.

Il est évident que des dizaines d'autres voles s'ouvriraient mais à ce moment précis de la simulation, ce sont les deux qui n'étaient les plus proches.

J'ai alors changé de place, je ne suis assis dans la famille entre l'épouse et Catherine et j'ai proposé une minute de silence.

Catherine m'a demandé : « Pour faire le deuil de qui ? ». J'ai répondu que je ne savais pas et j'ai demandé aux membres de la famille de me dire pour qui cette minute de silence pouvait être faite. C'est alors que le père a commencé à parler des morts dans sa famille d'origine et de la très grande distance entre lui et le reste de sa propre famille. Peu à peu, une lecture nouvelle de la situation de Catherine pouvait se faire, un autre possible s'ouvrait.

J'ai commencé ce texte en m'adressant à une audience que j'ai rencontrée. Je le finis en m'adressant à des personnes que je ne peux qu'imaginer.

Un élément constant demeure cependant : ce que je raconte n'importe que s'il vous touche.

Ce qui naîtra de cette intersection de cartes : les vôtres et ce que j'ai décrit des miennes, vous appartient.

M. : C'est un texte d'une intervention faite à un congrès de thérapie familiale, un texte que j'aimerais modifier avec vous. Je vous propose ceci : vous arrêtez à tout moment si vous avez un commentaire à faire.

J'ai été invité à parler de créativité. Mon idée était de créer toujours avec eux ensemble. Je vais vous lire, en faisant de temps en temps des remarques.

...« famille simulée » : notre jargon veut dire les personnes de l'auditoire qui se proposent comme volontaires pour simuler une famille.

(cf page 2, dernier paragraphe) : l'image du rocher n'est pas belle, je préfère dire : je suis dans un bateau avec vous tous, les copains, et je veux avancer, j'appuie ma gaffe quelque part pour faire démarrer le bateau et ça marche ou ça ne marche pas. Si le bateau avance, on avance tous ensemble. Avec le rocher, ce qui ne marche pas, c'est que je suis en dehors, moi, je préfère être « avec », autrement je suis tout seul.

F. : Je voudrais qu'on relise tout le texte en mettant « scène » à la place de système.

M. : Pourquoi scène ?

F. : Une idée, comme ça

M. : Je préférerais évidemment que ça soit moins réducteur. Tu vois, chaque religion a ses petits dieux. Il y a la religion des scènes et la religion des systèmes. Cela n'est pas évident. La scène renvoie à des histoires comme la scène primitive, à l'objet théâtral ou à l'avant-scène.

F. : Pourquoi n'y aurait-il pas un système sur une scène ?

M. : Il y a des systèmes partout, y compris dans les scènes. (cf page 2, avant dernier paragraphe).

F. : La première remarque se situe dans le prolongement de cette histoire de scène. Je veux signifier par scène qu'il s'agit de mise en existence. Je pense que l'existence est toujours articulée par un enchevêtrement de scènes ou de fragments de scènes. L'intérêt de cette perspective systémiste est qu'elle peut s'inscrire à un certain carrefour de scènes existentielles différentes. C'est-à-dire que quand on se réveille le matin, on se met en scène, on pose une scène ou on ne la pose pas. Quand on avait fait des travaux sur les rêves, on avait démontré que l'entrée dans un rêve est souvent le retour sur une scène antérieure de rêve. On s'aperçoit alors qu'il y a plusieurs scènes de rêves qui coexistent les uns avec les autres ; certaines de ces scènes correspondent à des événements fantasmatiques qui peuvent imprégner d'autres sujets, d'autres personnes. Du point de vue de l'écoute de ton texte (ou de cette simulation), ce qui doit être systématiquement mis en alerte, c'est le caractère spécifique de chacune des scènes qui se profile, dans la perspective d'une part de la reconnaître comme telle, mais aussi dans la perspective d'accentuer d'autre part leurs spécificités, de les cerner, de trouver leurs règles intrinsèques de scènes, c'est-à-dire que là où il y aurait peut-être dans cette perspective, je ne dirais pas qui la tient, du courant théorique à l'horizon duquel tu te situes ou tu te situais, il y a l'idée de règles intrinsèques générales, tandis que là, il y aurait l'idée de la saisie de règles intrinsèques spécifiques avec l'idée que cette spécificité n'est pas garantie à partir d'universaux qui seraient ceux de la famille, des relations du Maître, des communications, des systèmes homéostatiques, etc. mais qui seraient le fait qu'on doit arriver à conquérir la spécificité des niveaux. Alors, prenons un autre exemple avant de venir à celui-là. Si on joue de la musique, on peut être pris dans un premier niveau de scène qui est moi ou un peu ma partenaire quelquefois à savoir qu'on est collé, le nez à la partition, donc on est dans un

rapport d'asservissement à ce qui est écrit, l'ensemble de l'agent d'énonciation est collé au texte. Il est évident que c'est seulement dans la mesure où se profilent d'autres scènes qui sont les scènes de l'interprétation musicale, qui sont les univers déclenchés : Schubert ou un autre musicien, qu'il va y avoir un certain jeu de création s'ajoutant à l'interprétation et un passage éventuel à la subjectivité de l'autre. Mais cela implique bien, à ce moment-là, qu'on saisisse les traits spécifiques de ces autres scènes qui trouvent leur cohérence, disons, leurs règles intrinsèques. En l'occurrence, lorsque tu as demandé : « ça correspondrait à quoi ? » tu as déjà dégagé un premier niveau, au début, représenté par les scènes de danses. Cela signifie que, là où généralement toute une série d'éléments corporels ou incorporels existent et ne sont pas pris en compte, tu as mis un projecteur pour les éclairer. Dans ma perspective, il importe peu que ce soit seulement le projecteur qui est dans le regard du thérapeute ou des types avec la vidéo qui regardent la scène. En tous cas, il y a discernabilisation d'un certain type de composantes, d'agencements, de subjectivations, peu importe comment on les nomme. Ensuite, il y a un autre élément de composantes existentielles qui apparaît, c'est le fait qu'il y a cette pièce où des gens viennent s'asseoir, où il y a une famille qui se réunit, alors qu'une famille ne se réunit pas dans ces conditions-là. Elle se réunit pour manger ou pour faire autre chose. En tous cas, c'est un cérémonial en rupture qui tient à la présence, à l'intrusion de ce metteur en scène qu'est le thérapeute. Voilà un deuxième élément dont il faudrait saisir les dimensions spécifiques, le cas échéant. S'il est générateur d'un processus de singularités, ça peut aller depuis : quelle est la disposition de cette pièce, quelle caractéristique elle a, qu'est-ce qu'elle a à offrir comme lieu de singularités ? Est-ce quelle est éclairée, sombre, etc. ? Il y a donc un certain nombre de traits existentiels spécifiques qui vont pouvoir l'habiter, exactement comme fera un metteur en scène qui se dira : qu'est-ce que je fais dans ce théâtre-là plutôt que dans un autre. Plus les traits spécifiques des personnages à leur disposition.

Alors, maintenant, on distingue un troisième niveau, je les dis au fur et à mesure, car on va en trouver d'autres. C'est la constitution d'une matrice narrative du système, c'est la phrase : « il y aurait deux camps ». Cette polarité introduit une autre dimension de composantes, en raison de quoi on va décider qu'il y a deux camps. Dans la cour d'école, lorsque j'étais gosse, c'était une chose très importante de déterminer qu'il y ait deux camps. Et moi qui étais un organisateur de bandes, j'avais ma bande, mon camp. Par ailleurs, j'étais obligé d'organiser l'autre camp, sinon on ne pouvait pas organiser la bataille, donc il y a deux camps.

Cette dualité, cette polarité des deux camps, sans doute, va rentrer en surdétermination avec toutes sortes d'autres systèmes de dualité. Exactement comme dans les sociétés archaïques où il y a, heureusement, en général non pas deux camps mais quatre ou plus, où il y a une organisation du village, de l'espace selon différentes polarités pour pouvoir justement spécifier ce champ d'une certaine discursivité dans les rapports. Voilà : ces trois éléments de scènes existentielles avec leurs traits spécifiques, en essayant de voir ce qui va s'introduire d'autre.

M. reprend la lecture à partir, du dernier paragraphe de la page 2.

M. : « Madame » c'est la nouvelle épouse de Monsieur...

Evidemment, quand on fait une simulation, les gens dans la salle n'ont pas l'âge des adolescents. Là, vient un passage rituel qui, à la fois, marque quelque part mon flirt avec un mouvement dit systémique et sert de tremplin à un type de logique. C'est la référence à une série de valeurs qui sont communes à ce type de mouvement. C'est d'ailleurs une grande illusion : les gens savent que ce sont des tremplins, mais non pas la Vérité.

M. s'arrête au dernier paragraphe de la page 3 (cf. « Les lois générales... »)

M. : Je veux faire une parenthèse. Pour ceux qui sont, parmi vous, étrangers au domaine dit « systémique », je vous résume rapidement l'intérêt de cette histoire.

C'est de pouvoir dire qu'il n'y a pas de lien causal direct. En médecine, si quelqu'un vient chez moi avec un oedème alvéolaire, je vais réfléchir au lien oedème alvéolaire/problème cardiaque. Quelque part, il y a une sorte de filière qui fait qu'il y a différentes hypothèses possibles par ce symptôme.

Dans la théorie des systèmes, des éléments semblables sont liés à des éléments passés différents, ce qui rend inutile la recherche de la causalité. La causalité elle-même est complètement limitée par les rétroactions dans le système qui font qu'on ne sait plus à quoi est lié l'élément qui surgit. Par ailleurs, cette théorie des systèmes avancée par Bertalanffy a mis l'accent, surtout, sur le maintien de l'équilibre d'un système, pour que ce système reste compatible avec une vie. Et ceci a été extraordinairement utilisé par les thérapeutes de famille qui ont essayé de penser à un symptôme qui n'a pas une fonction de symptôme, non seulement en termes de la force de symptôme au niveau d'une économie personnelle, mais au niveau d'une famille. Par exemple, ils se sont mis à voir un symptôme chez un patient comme si c'était une manière aidant ce système familial à geler le temps, comme pour maintenir une sorte de temps anachronique. Ceci a permis une série de choses intéressantes quand on redécrivait aux familles que celui qu'elles amenaient couvert de plaies – il était devenu comme le lépreux pour reprendre la phrase d'Isaïe – était, en fin de compte, celui qui, d'une certaine manière, portait leurs péchés, comme diraient les vieux thérapeutes familiaux en 1956. Après 1956, il n'était plus sale. Ils disent simplement : d'une manière ou d'une autre, ce type s'imagine qu'il les aide ou les protège par le fait qu'il joue le rôle qu'il joue, sans se faire aucune illusion sur le fait qu'il y ait une protection ou quoi que ce soit.

Ces « théories des systèmes », en tous cas, ont permis à plusieurs théoriciens de thérapie familiale de penser en termes de jeu très simple qui est la chose suivante : un symptôme qui surgit chez quelqu'un, cela ne veut pas dire que c'est lié à ce sujet. Cette notion du sujet est complètement décentrée, elle n'est plus liée à l'individu qui n'est même pas lié à famille, mais à un système assez large. L'individu est agi et le lieu où ça arrive n'en est pas la source. Et en cela, l'intérêt est que Bateson, par exemple, qui pourrait être vu comme un monsieur familialisant, parce qu'il a essayé de penser la schizophrénie en termes familiaux (parlant d'une double contrainte) était en réalité un homme qui pensait en termes beaucoup plus larges. Il a constamment essayé de penser en termes d'écologie de l'esprit, de situations. Il se demande où est la limite de l'individu. La limite, en ce cas, se situe pour le bûcheron à sa cognée, ou à un arbre qu'il est en train d'abattre, pour l'aveugle au bout de sa canne. Bateson a remis totalement en question l'idée que le sujet est enfermé dans une situation, qu'elle soit individuelle ou familiale. Ces contradictions apparentes ne sont pas inintéressantes chez quelqu'un comme Bateson, parti d'un groupe de recherches qui nous intéressent au morcellement du schizophrène et à la richesse de tout ce qu'on pourrait lire dans cet aspect qui va passer, pour reprendre un certain langage, par l'ordre symbolique. Bateson, proposant une lecture apparemment très réductrice, très familialiste, en parlant d'une contrainte, indique bien quelque chose de plus large, puisqu'il remet en question l'idée même que ce qui surgit chez quelqu'un est lié à une clinique ou peut être compris en termes cliniques. Je vous raconte tout ce qui précède pour vous montrer que ces histoires, chez Von Bertalanffy, même si cela paraît très simpliste, ont permis beaucoup de rêveries et de réflexions au niveau des théories systémiques.

M. reprend la lecture de l'exposé à la page 4 (« Ces lois valent pour les systèmes ouverts... »)

M. s'arrête page 4, ligne (« Retour à la simulation »).

F. : Ce que je trouve intéressant, c'est la description des ruptures entre les systèmes qui s'opèrent à partir du point des singularités. Maintenant, je crois que la comparaison avec les « structures dissipatives » de Prigogine selon moi, induit un modèle qui perd l'essentiel, disons, la dimension d'autoréférenciation intrinsèquement liée à celui de la singularité. Là, dans le système physique de Prigogine, système thermodynamique, au fond on décrit des passages d'un état à un autre état, qui ne sont pas programmés avec la même rigidité causaliste que les changements d'état, entre l'état liquide, solide, gazeux, etc. Mais on arrive à des états qui, à partir d'un désordre, recrée un système d'ordre différent. A la limite ce sont les mêmes types de problèmes que l'on rencontre dans la cristallographie et la chimie organique, etc. Or là, ce qui me semble totalement différent, c'est que la singularité n'est pas du tout l'équivalent de la poussière qui, dans un état de surfusion par exemple, va faire basculer un changement d'état ou l'élément catalytique, microscopique qui va induire ce changement d'état. La singularité se constitue comme processus de repérage, de cartographie de l'ensemble du contexte et de l'ensemble des entités reautoréférencées. C'est-à-dire que, lorsque surgit un symptôme ou un malade symptôme, il ne faut pas, à mon avis, le voir comme un phénomène parasite, ce qui induit, pour les conceptions réductionnistes en particulier de la psychanalyse, sur les symptômes considérés comme un moyen d'expression, faute d'autre chose, faute d'une meilleure intégration symbolique ou faute d'une bonne interprétation. Il y a là une sorte de stase symptomatique ou de métastase symptomatique qui se met en place. Là, au contraire, dans cette perspective, il faudrait admettre qu'un certain nombre d'objets sont en effet des objets catalytiques, de changement d'états mais le sont de façon positive et beaucoup plus créationniste que dans les images thermodynamiques et dans l'utilisation de singularités qui en est faite.

Un noeud problématique, c'est quelque chose qui reprend un carrefour d'univers. Il pourrait y avoir quelque chose qui modifie la situation de circularités, par exemple, dans laquelle se trouve le petit Hans. La phobie du petit Hans est à la fois l'expression d'une inhibition, d'une paralysie, et un blocage... mais c'est, en même temps l'indication, je reviens toujours à la même image, d'univers qui frappent à la porte. Donc, c'est cet aspect de plus-value de possibles qui se trouvent injectés à travers la singularité qui fait qu'il y a littéralement une gestion des entités actuelles, du monde actuel, tel qu'il est, de ses impasses, etc. Mais, en même temps, il y a ce profil des champs de possibles qui sont dans une sorte de rapports d'oscillation.

Autre remarque sur les singularités : à mon avis, le danger d'une description comme celle qui se réfère aux cellules de Benard, etc., c'est que ces objets catalytiques, disons ces objets existentialisants, instaurant un niveau d'existence, le maintenant à la force du poignet peuvent être opérés dans des coordonnées de la représentation pour être compréhensibles. Mais, quand ils le sont, c'est que précisément ils ne le sont pas dans leur fonction essentielle, existentialisante. Ils le sont dans leurs rapports de dénotation. En fait, à l'endroit où cet objet existentialisant fonctionne, il est rigoureusement incompréhensible. On ne peut pas en rendre compte dans les coordonnées ordinaires. C'est le fait de la fragilité, de la précarité de cet objet, la part visible de la singularité, c'est celle qu'on peut filmer à la vidéo et qu'on pourrait montrer avec toutes les descriptions de ce que tu appelles la danse, les exemples de Laing, etc.

Ce n'est évidemment pas cette part visible qui nous permettra de rendre compte pourquoi précisément est intervenue une rupture catalytique, une rupture singulière qui lui a permis, sans s'en apercevoir, presque inconsciemment, d'enclencher une sorte de répercussion de cet effet insignifiant dans toutes sortes d'autres registres : pisser au lit, battre son frère, agacer tout le monde, etc. En réalité, nous avons affaire à un objet hypercomplexe qui, comme tu racontais, sans doute au sujet du caillou ou du bateau, a une face visible, comportementale s'exprimant dans le fait qu'il ne fait pas comme les autres, qu'il m'emmerde, qu'il est caractériel, mais aussi qu'il a une face, pour ainsi dire invisible, problématique, se traduisant par le fait que, lorsque en effet on joue là-

dessus, toutes sortes de conséquences en découlent par ailleurs. C'est par conséquent une machine tout à fait ambiguë qui, sur une face est une machine concrète repérable, mais qui est aussi une machine abstraite jouant dans des registres non rapportables à aucune chaînes signifiante à aucune description repérable. Cela veut dire que dans ce cas-là, c'est un objet qui enclenche un processus de singularisation à tête multiple, mais il pourrait être un objet symptomatique, fantasmatique, ayant, au contraire une fonction d'inhibition. Dans tous les cas, ce qui est en cause, c'est que ce type d'objet prend le pouvoir sur la subjectivité, devient un objet catalytique de subjectivité répondant à la définition que tu as donnée, à savoir qu'il ne coïncide pas avec la totalité corporelle de l'individu, qu'il peut déborder ; mais c'est en même temps un objet qui prend en gelée différentes dimensions.

Ce serait comme un objet surréaliste, un collage où on aurait dans le même tableau une clé à mollette, une machine à coudre, un paysage, etc. Ça fait une sorte de boule. Et c'est là que « pète » l'action catalytique. D'une certaine façon, chacun des éléments dont on peut faire la description de cette boule est mutilé par rapport à sa fonctionnalité ordinaire : c'est une clé à mollette, mais elle est tordue, elle est coudée, elle ne sert pas, elle ne pourra pas servir par ailleurs à déboulonner des trucs mais elle est posée là. Il y a la moustache de papa, mais ce n'est pas vraiment le père, cette moustache ne renvoie pas à la totalité du père, on voit qu'elle a fait une dérivation vers tel ou tel autre type de visage ou d'animal. C'est une moustache du père, mais en même temps c'est quelque chose qu'on trouve sur un cheval. On voit bien que finalement ce type d'objet existencialisant ne retrouve dans la névrose, dans toutes les productions, en particulier de subjectivité religieuse. Il y a toujours une ambiguïté totale, une multivalence de l'objet parce qu'on voit bien que Jésus-Christ n'est pas dans l'hostie, mais pourtant il est vraiment dans l'hostie, la preuve c'est que ça marche précisément, moi ça me transforme quand je prend l'hostie, il y a une efficience existentielle.

C'est donc bien ce type d'objet qui peut prendre le pouvoir catalytique sur la subjectivité et ainsi changer un état. C'est un processus sans cesse relatif, repris. Cette dimension d'objet hypercomplexe, sans arrêt menacé d'être repris dans les coordonnées de significations et de perdre sa fonction assignifiante de répétition existencialisante, cette précarité qui est en même temps sa richesse. Cette singularité réactivée en permanence et pouvant être resérialisée, c'est cette dimension d'objet actif de subjectivation dont je crains qu'elle soit un peu mutilée par ce type d'analyse.

M. reprend la lecture page 4 ligne (« Retour à la simulation ») et s'arrête au passage : « Bien sûr, X n'est pas en dehors du système thérapeutique.puisque'il se découvre regardant des.gens regardant comme lui ».

M. : Cette phrase..ne veut rien dire, mais je l'ai laissée telle qu'elle est, dans le contexte. Ce n'est pas ce qui se passe, pourtant cela m'a semblé juste et tellement incompréhensible que si je l'ai dit, c'est que ça avait un sens. Pourtant, je l'ai laissée comme telle, mais je suis incapable de dire si elle a du sens.

A. : C'est ce que Deligny appelle l'interlocution.

M. : Que veux-tu dire ?

A. : D'après Deligny la situation typique de parole entre le thérapeute et les parents de l'enfant psychotique, c'est qu'on parle en la présence de l'enfant, comme s'il n'était pas là, et pendant ce temps-là, l'enfant regarde, il est pour ainsi dire comme interlocuté – comme « électrocuté » – par un courant de paroles qui le traversent.

M. à F. : Que penses-tu de cette histoire qui m'a, comme elle dit interlocuté, qui m'a laissé étonné ?

F. relit le passage en question.

F. : Elle a le sens qu'on est tous sur une scène, on est en train de se regarder, comme dans une scène mondaine.

J.C. à M. : Je crois que tu fais allusion à une scène existentielle, de cartes existentielles. Cela me rappelle l'exemple que prend Sartre. Il parle du type qui regarde par le trou de la serrure où il voit une scène dans une chambre, et à un moment donné, il y a quelque chose de bizarre, le type se tourne et voit que dans le couloir, il y a quelqu'un en train de le regarder par le trou de la serrure, et à cet instant ce qu'il voit à travers le trou de la serrure, ce n'est pas du tout la même chose.

M. : C'est très juste.

M. poursuit l'exposé page 5 au troisième paragraphe (« un participant... »). Puis il s'arrête à l'avant dernier paragraphe de la page 6 (« Les singularités non réductibles à un certain contexte signifiant. »).

M. : Il y a là une différence entre ce que F. appelle asignifiant et ce que j'appelle non réductible à un contexte signifiant. F., quand il parle d'asignifiant, parle de quelque chose qui ne renvoie pas à un signifiant mais à un référent, comme les notes de musique par rapport à la musique, comme un plan d'une machine par rapport à une machine, ce qui se branche et crée une production. C'est cela n'est-ce-pas ? en termes de sémiotique et d'automatisme, plus ou moins.

F. : Diagrammatique, oui.

M. : Pour moi, ce sont des histoires qui ne renvoient pas forcément à un signifiant.

M. poursuit la lecture à partir du dernier paragraphe de la page 6 et s'arrête au deuxième (« Retour à la simulation ») de la page 8.

M. : Discutons, si vous voulez, ce dernier passage.

A. : Moi, je trouve épouvantable de dire que c'est fonctionnel d'être psychotique.

M. : Dans ce système, ça à une fonction et un sens.

A. : Je veux insister. Parce que, quand on dit quelles sont les règles de famille qui font que (...) soit là sans y être, justement c'est tout ce système judéo-chrétien, où il y a une sorte de responsabilité, de sens en dernier ressort, qui fait que ce sont bien les règles du système qui font que même s'il y a un canard boiteux, son boitage est fonctionnel dans le système. Or, je ne suis pas si sûre que cela soit vrai.

M. : Tu as raison. Le problème est là-dedans. Comme moi, je ne crois pas que ce que je dis est vrai sur aucun problème. Comme ce que je dis est opératoire et n'est pas vrai, cela m'est complètement égal. Je n'aime pas me situer, ni par rapport à la vérité du sujet ni par rapport à la vérité du système. Je me situe uniquement par rapport à : comment, moi, l'artisan, je vais mettre un

levier à un moment donné pour que ça marche. Et si, dans la combine particulière, cela amuse les gens de s'imaginer qu'il y a des règles systémiques qui font que les gens doivent être et ne pas être, tant mieux, marchons là-dedans.

M. reprend la lecture à la page 8, à partir du deuxième « Retour à la simulation » jusqu'à la fin de l'exposé.

Discussion faisant suite à l'exposé

J.C. : En ce moment, je suis en train d'essayer de comprendre quelque chose à ce que je fais avec un patient. Il est beaucoup question de cartes justement. Mais, pas tout à fait, dans les mêmes termes, parce que je n'ai pas réglé mon compte aux territoires. Il y a, par exemple, des territoires figurés, me servant beaucoup dans mon travail, qui sont d'une part la géographie et d'autre part le corps. Moi, j'ai l'impression de m'appuyer sur ces deux cartes : la cartographie imaginaire du corps et la carte planétaire, géographique. Bien plus, une carte géologique abstraite. Le terrain, en un mot.

M. : C'est intéressant. Pour revenir à l'histoire, j'aurais une pièce d'or et je pars sur une histoire complètement loufoque, je pense à des choses qui me sont familières. Puis on me parle de Cnossos, de Cronos, on fait des malentendus. On me raconte des mythes, mais moi, je pense que ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Cette histoire de mythes n'est pas inintéressante, car après tout, le brave Thésée tue le Minotaure qui est le demi-frère d'Ariane et qu'il va lui-même abandonner. Par ailleurs ce brave Cronos est décrit comme une sorte de dieu qui dévore ses enfants. Tout le monde sait que c'est un dieu plein de gentillesse. C'est extrêmement intéressant cette double face qui me fait penser justement à la « labrys », à la hache crétoise. Alors, pour moi, la minute de silence, comment m'en tirer ? Comment ne pas rester au niveau de cette apparente indifférence. Ce qui est étrange, c'est que j'ai eu le sentiment pénible que ce qui se disait était important pour les gens à ce moment-là, pour le type qui jouait le père, pour tous. Ils m'avaient compris.

J.C. : Moi, je pense au commencement de catalogues que j'avais essayé de monter à propos de ce cas dont je parlerais peut-être plus tard dans l'année. J'avais décrit toute une série de séances, de situations très compliquées. Dans cette pratique, j'ai essayé de diviser mon travail en trois catégories de « trucs ».

Il y avait évidemment l'interprétation – ça m'arrive de temps en temps de dire quelque chose. Je m'aperçois tout d'abord que ça marche. Je me dis que je sais pourquoi ça marche, mais ça ne veut pas dire que je sais pourquoi cela marche. Je crois savoir pourtant pourquoi cela marche. Ça, c'est une intervention de sécurité. Je me dis : ça porte ses fruits, je sais pourquoi. Le deuxième « truc » est de l'ordre de l'intuition. Je dis quelque chose, je ne sais pas pourquoi et ça marche. Donc, ça fonctionne mais je ne sais pas pourquoi, contrairement à la première démarche. Le troisième ordre d'intervention, c'est : j'essaye quelque chose, ça marche ou ça ne marche pas. Alors là, c'est l'insécurité totale. Puis, je m'étais aperçu que les premières interventions sont souvent à caractère pourtant verbal et signifiant, ce sont souvent des phrases.

Au bout d'un certain temps, je me suis rendu compte que les deux premiers types d'intervention appartiennent à un ordre discursif et le troisième plutôt à quelque chose de justement beaucoup plus autoréférencé où il se crée un régime de signes ou tout simplement des matériaux au

fur et à mesure qu'un mode d'existence a lieu. Ça c'est quelque chose qui est de l'ordre du changement de registre. A ce moment-là, je n'ai pas le sentiment de faire quoi que ce soit en continuité ou consécutif à, ou pris dans une chaîne quelconque de significations. Il s'agit plutôt d'une autre procédure. A ces moments-là, j'ai l'impression de faire jouer un peu plus ma carte, mes cartes. De ranger un certain nombre de « trucs » dont je ne me sers jamais habituellement dans une cure psychanalytique, où, là au contraire, si je ne m'en sers pas, je vais me trouver vraiment dans de très grandes difficultés. A d'autres moments, je me sens requis de faire n'importe quoi, en faisant confiance à ce « n'importe quoi » qui va avoir affaire avec ma carte et pas du tout avec celle du patient. En revanche, dans les deux premiers types d'intervention, j'ai pourtant le souci d'être en relation avec ce que je crois être ses matières, ses objets.

F. : Ces expressions revêtent une connotation d'angoisse et de culpabilité, lorsque tu as recours à ces atouts.

J.C. : C'est qu'à ce moment je me sers de tout un système de justifications théoriques d'une part et de justifications imaginaires d'autre part. C'est un sacré « truc » : passer sans arrêt à autre chose, desserrer l'étau, faire de l'espace, pour ainsi dire, élargir les possibles. Parce que sinon c'est vite terminé. Et l'autre « truc », en effet, c'est de me dire de temps en temps, travaillant dans mon bureau, qu'il n'y a aucune raison de penser que mon bureau est différent de Laborde. C'est que c'est un vaste espace où il ne passe beaucoup d'évènements, où interviennent beaucoup d'objets qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Le mieux est de me servir de plusieurs atouts qui sont là. Je me laisse facilement aller à un certain nombre de choses.

F. : Je me demande si ce type de déclenchement – comme si tu branchais un programme de sécurité, un programme existentiel – vient en réponse à un certain nombre de signaux d'inquiétude et d'angoisse.

J.C. : Bien sur, tout à fait.

F. : Mais y-a-t-il aussi des signaux de culpabilité ?

J.C. : Il s'agit plutôt de perplexité : je ne sais pas quoi faire, je n'ai aucune idée. Quand je n'ai aucune idée, le mieux est que je fasse quelque chose qui n'a rien à voir avec la situation ou qui n'a plus du tout le souci d'être cohérente, un tant soit peu, avec ce qui se passe là.

A. : Je pense qu'il y a un être physique de l'analyste. Je voudrais revenir sur l'exposé, sur ce que Marc Augé, ethnologue africaniste, appelle le symbole. Pour lui, le symbole est une concaténation de sens dont le langage ne peut rendre compte d'aucune façon. Selon Marc Augé, interpréter revient à changer le centre de gravité. Or, la minute de silence où tu vas (s'adressant à M.) entre la femme et la fille, cela revient à changer le centre de gravité de la famille tel que tu l'as énoncé au début de ton exposé. La gravité correspond un peu au sens de la composition sociale. Pour ma part, je pense qu'un des enjeux fondamentaux de l'analyse, c'est que le centre de gravité est « mal foutu » et qu'il y a besoin de savoir où il est. De ce point de vue, le choix de l'analyste, en tant que personne physique et sociale, est fondamental pour entendre ce qu'il va dire.

F. : Je reviens à ce problème de la différence entre la cartographie concrète et la cartographie spéculative. Au fond, on peut se noyer totalement dans la description d'une cartographie concrète. Il y a un rapport très particulier entre les cartographies spéculatives servant de métamodélisation.

Ce rapport doit être le plus distant possible, le plus abstrait, le moins référencé. J'avais cité l'exemple de cartographies spéculatives théologiques. Elles ont d'autant plus d'intérêt, dans une période d'histoire de la religion qu'elles se rendent moins compte de ce qui se passe effectivement au niveau, par exemple, du travail d'un curé de campagne. C'est ce qui garantit leur extensivité et les différents champs de possibles, précisément, pour, que puissent coexister d'autres types de cartographies. Les développements théologiques, les grandes révolutions théologiques ont toujours ouvert les possibilités de réarticulation de dispositions nouvelles, de nouvelles réformes, de champs pragmatiques religieux, disons, de cartographies concrètes. Je pense, avec l'affaiblissement du freudisme, l'incapacité du lacanisme à proposer des visions oecuméniques, qu'il faudrait savoir quel type de description, d'instruments peut nous permettre de rendre compte de ces méthodes de production de subjectivité dans ces cartographies concrètes qui tendent à sortir ou à appeler une sortie en dehors des descriptions cliniques classiques (celles se passant dans la cabinet du psychiatre, du psychanalyste ou du thérapeute de famille). Le problème est beaucoup plus généralisé. Ces questions de cartographies concernent ce qui se déroule dans les dispensaires, les écoles, etc. Il y a un appel à rendre compte des productions de subjectivité généralisées, y compris dans les médias, et partout.

Les références structuralistes et systémiques sont, à mon sens, des mythes trop pauvres, puisque précisément il s'agit de réintroduire des dimensions mythiques plus larges. Comme s'il y a un appel de narrativité, de volonté de faire rentrer des catégories de subjectivation ne cadrant plus avec le style rationaliste, positiviste, behavioriste, etc. D'où ces recours au candomblé, aux médecines parallèles, aussi bien aux Etats-Unis que dans les pays du Tiers-Monde, etc. Je pense que nous sommes obligés de construire des systèmes qui, tout en représentant un maximum d'abstractions, de déterritorialisations, permettent de faire rentrer toutes ces dimensions de singularité, tous ces comportements atypiques pour un thérapeute en blouse blanche ou pour un type ayant subi son cursus ou sa cure didactique, etc.

Or, il est évident que ce n'est pas un mythe de référence – comme « Totem et Tabou », comme ces mythes freudiens oedipiens, des mythes de contenu. Parce que, manifestement, ils ne permettent pas de faire rentrer tous les parcours subjectifs. En revanche, le mythe systémiste unifie incontestablement un certain nombre de scènes, notamment des scènes familiales, corporelles sociales, à la limite, des réseaux. Mais, il fait une évacuation des contenus qui reste finalement dans la tradition behavioriste. Toi (s'adressant à M.), par une espèce de miracle, tu réintroduis les contenus par la fenêtre de l'édifice systémiste. Pour cette raison, ils s'accrochent à tes basques.

M. : C'est vrai, je suis resté associé à ce champ systémiste, à cause de son aspect complètement impossible. Son impossibilité ? C'est qu'il n'y a pas d'orthodoxie. Il y a pratiquement une vingtaine de manières de faire, de travailler. C'est vraiment un champ où tout est possible. Par ailleurs, comme champ pragmatique, constitué par des théoriciens qui ont rationalisé leurs pratiques, c'est un champ où poison et contre-poison sont là en même temps. D'après moi, tout cela va sonner le glas de cette situation où la non-théorisation et l'aspect « débile » d'une théorie, dans le domaine systémique, a permis une créativité extraordinairement riche, avec la coexistence de personnes venues d'horizons différents. Je crois, hélas, que l'aspect riche des thérapeutes familiaux, liés non pas à leurs théorisations mais à leurs pratiques, va se terminer. Nous serons, alors, dans une situation où on aura eu simplement une théorie de plus.

J.C. : Tu vois, tu parles déjà du futur !

F. : Pour ma part, je remarque ceci : L'Ecole freudienne a basculé sur le problème des histoires de qualification, d'instance. On peut dire que ça tournait autour d'une phrase célèbre de Lacan, à savoir que « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». Somme toute, il y a bien un transfert

d'une problématique de contenus, donc, d'une métamodélisation. Nous avons affaire à des mythes freudiens fondamentaux. Tu t'arranges pour les retrouver dans le détail. Le second élément qui ne fonctionne plus, ce sont les clés systémiques que tu viens de décrire. Le problème, à mon avis, n'est pas de s'abandonner à je ne sais quelle irrationalité absolue où tout est n'importe quoi. Mais, il est de repenser la problématique de l'énonciation, et en particulier, on pourrait dire, non plus, de la légitimité globale, en soi, massive : qui autorise qui ? Je m'autorise..., mais revenir aux niveaux relatifs, transitoires d'autorisation.

Je reviens à un passage du texte de M. qui m'a beaucoup intéressé. C'est l'espèce de discours humaniste qui est une réintégration d'une dimension d'assumation humaine. Selon moi, un des instruments de lecture physique, corporelle, c'est souvent sur les traits du visage. Pourquoi cet exemple ?

Parce que cela renvoie à la même question que je te posais à propos de l'angoisse et de la culpabilité. Il me semble que cela implique la gestion de différents niveaux logiques parallèles, de différents registres de discursivité, d'encodage, de moulage, d'empaquetage, de noyade, pour reprendre toutes les images qu'on veut. Cette gestion polyphonique d'une différente composition de production de subjectivité implique une sorte de théorie généralisée du transfert, alors que le transfert est conçu en termes manichéistes, complètement chosifiant, réifiant, en plus ou en moins (par exemple : je t'aime, je te hais, etc.). Dans ce cas, il faudrait élaborer une gamme de transferts jouant sur des registres tout à fait multiples, c'est-à-dire au lieu de faire du transfert avec une flûte à deux notes, il faudrait l'envisager dans une orchestration très complexe.